

## **Construction de la mémoire, rôle des témoins et usages des témoignages .**

### **Allemagne : les témoins et les usages du témoignage à Ravensbrück**

*par Thomas Kunz, politologue et pédagogue, Mémorial de Ravensbrück*

Mesdames et Messieurs,

je vous remercie de m'avoir invité pour vous parler des « témoins et des usages du témoignage à Ravensbrück ». Merci aussi à Jean-Marie Guillon qui, grâce à ses réflexions, m'a aiguillé sur la piste de la construction de la mémoire et du témoin et sur l'histoire et les enjeux de l'histoire orale.

Je parle surtout du point de vue d'un pédagogue, mais aussi de quelqu'un qui a déjà contribué à la préparation d'expositions.

Comme le français n'est pas ma langue maternelle, je vous prie de m'excuser si je n'emploie pas les bonnes expressions.

La question des témoins et des témoignages nous touche beaucoup dans notre travail quotidien. En ce qui concerne nos projets pédagogiques, par exemple, 95% de ces projets se déroulent déjà sans la participation d'anciennes déportées. Mais, dans chacun de ces projets, nous travaillons avec leurs témoignages : passages d'interviews, textes écrits, dessins, photos, etc.

Pendant mon intervention, j'essayerai d'aborder les aspects suivants :

**Premièrement**, je donnerai une brève vue d'ensemble sur l'histoire du témoignage en Allemagne, avec des exemples de Ravensbrück.

**Deuxièmement**, je fournirai une courte vue globale avec les faits les plus importants sur l'histoire de Ravensbrück.

**Troisièmement**, je ferai des efforts pour donner des réponses fragmentaires aux questions posées : Qui sont les témoins à Ravensbrück ? Quels sont nos usages du témoignage ? Et que faire après les témoins oculaires ?

#### **I. L'histoire du témoignage en Allemagne**

En parlant de l'histoire du témoignage en Allemagne après 1945, il faut mettre l'accent sur les conditions sociales ou ce que j'appelle le climat social régnant à un certain moment. S'agit-il de conditions créant un climat favorable à l'articulation de témoignages, la société s'y intéresse-t-elle ? Ici, quand je parle de témoignages, je pense à des récits d'hommes et de femmes persécutés ou menacés par le régime nazi.

## LA FIN DES TEMOINS :

### DOCUMENTER ET TRANSMETTRE AVEC ET APRES LES TEMOINS

#### Expériences et enjeux actuels des lieux de mémoires et d'histoire.

Journée d'étude organisée par le réseau MEMORHA le 20 janvier 2010 au Conseil régional Rhône-Alpes

Intervention de Thomas Kunz, politologue et pédagogue, Mémorial de Ravensbrück - Allemagne

Après la guerre, l'Allemagne était un pays détruit, divisé en zones d'occupation. En 1946, Wolfgang Staudte présentait le premier film allemand après-guerre. Son titre était « Die Mörder sind unter uns » - « Les assassins sont parmi nous ». Une description pertinente de la société allemande après-guerre. La plupart de ceux et celles qui avaient commis ces crimes inimaginables étaient toujours là, au sein de la société, en toute impunité. Il y a eu quelques procès, celui de Nuremberg est le plus connu. Entre autres, Marie-Claude Vaillant-Couturier, ancienne détenue d'Auschwitz et de Ravensbrück, y témoigna. Pour Ravensbrück, ce sont les procès de Hambourg, entre 1946 et 1948. Les premiers témoignages eurent donc lieu dans un cadre juridique. Après la Libération, à peine quelques anciens détenus ont rédigé et publié des témoignages sur la vie dans les camps.

En Suède, où 21.000 survivants, dont 7.500 femmes de Ravensbrück, furent sauvés par la croix rouge au printemps 1945, des témoignages uniques naquirent. Pour documenter les expériences des prisonnières de camps, 500 interviews furent menées avec des survivantes polonaises, surtout de Ravensbrück, dans leur langue maternelle<sup>1</sup>.

En 1949, les deux Etats allemands furent établis. En République Fédérale Allemande, dans les années 50 et 60, d'anciens nazis occupaient des postes importants au sein du gouvernement. Tandis que la République démocratique allemande, dès son début, se proclamait comme un Etat antifasciste ayant tiré la leçon du régime nazi criminel. Mais bien sûr, sur son territoire aussi, beaucoup d'anciens nazis vivaient une vie «normale».

En RDA, dès sa fondation, le «Comité des antifascistes résistants», une organisation d'anciens déportés proches du SED, le parti unifié, disposait d'une certaine influence. A la fin des années 1950, les grands Mémoriaux nationaux, sur les sites des anciens camps de Ravensbrück (1959), Sachsenhausen (1961) et Buchenwald (1958), furent inaugurés. Pour préparer la première exposition à Ravensbrück, l'ancienne détenue communiste Erika Buchmann lança un appel à ses camarades afin qu'elles lui remettent des objets originaux ainsi que des témoignages. Mais, jusqu'à la fin de la RDA, il n'y a pas eu de tentatives systématiques de faire des interviews avec d'anciennes déportées – sauf quelques-unes au début des années 1980 avec de vieilles «combattantes communistes». Le fil narratif sur l'histoire de Ravensbrück restait simpliste, centré sur les résistantes communistes «héroïques» et ignorait la diversité de la société des détenues. Et si, pendant des cérémonies à l'occasion de l'anniversaire de la libération, d'anciennes déportées prenaient la parole, ce n'était pas pour témoigner, mais pour dénoncer « l'ouest impérialiste et militariste préparant la guerre ». Tandis qu'en RDA les Mémoriaux étaient initiés, mais aussi instrumentalisés par l'Etat, en RFA, dans la plupart des cas, ils ont presque dû être imposés aux autorités politiques par des associations d'anciens déportés ou par des initiatives locales de la société civile. Par exemple, ce n'est qu'en 2003 que la ville de Hambourg ferma sa prison sur le site de l'ancien camp de Neuengamme.

Dans l'Allemagne de l'Ouest, ce n'est que dans les années 1970/80 que, animé par les nouveaux mouvements sociaux, l'intérêt historique se porta sur les individus, leurs expériences concrètes et sur la manière de surmonter ces expériences souvent traumatisantes.

<sup>1</sup> Une partie de ces interviews est accessible sur un site Internet : [http://www3.ub.lu.se/ravensbruck/index\\_eng.html](http://www3.ub.lu.se/ravensbruck/index_eng.html)

Ce développement était animé par la fondation d'"ateliers d'histoire" utilisant la méthode de l'histoire orale pour explorer l'histoire du national-socialisme dans l'environnement local. Pour Ravensbrück, inspirée par le documentaire de Claude Lanzmann, la metteur en scène Loretta Walz commença, en 1979, à faire plus de 200 interviews avec d'anciennes déportées. Mais qui témoigna ? Tout d'abord et naturellement, ce ne fut que ceux et celles qui survécurent, fait banal, mais quand même important. Par ailleurs qui, pour témoigner, écrivit un livre, sur Ravensbrück ou sur les autres camps ? C'étaient les détenues instruites, les intellectuelles, celles qui disposaient de la capacité d'écrire, de raconter, et qui, souvent, occupaient une certaine position dans la hiérarchie du camp. C'est à travers leur perspective – qui n'est pas neutre – que nous apprenons beaucoup sur la vie quotidienne au camp. Ce n'est pas le point de vue des femmes tziganes, des femmes discriminées comme « asociales » ou « criminelles » souvent stigmatisées, même dans les livres de détenues politiques. Christa Schikorra, ayant écrit sa thèse sur les détenues « asociales » dans le camp de Ravensbrück, résume (67) : « Dans beaucoup de récits d'anciennes déportées de Ravensbrück qui appartenaient à un autre groupe, surtout aux détenues politiques, la description des « asociales » est déterminée par distance, mépris et des condamnations généralisantes et pleines de clichés. ... Comme cela, aux yeux des autres détenues, les femmes avec des triangles noirs passaient pour paresseuses, lâches, corrompues, sales et immorales, donc « asociales » ».<sup>2</sup>

La même chose vaut plus ou moins pour les interviews. Mais là, nous avons au moins quelques exemples d'interviews faites avec des femmes de groupes stigmatisés de détention. Quand au Mémorial de Ravensbrück après la chute du Mur, une nouvelle exposition biographique fut mise en place, il fut difficile de trouver des biographies d'anciennes détenues avec un triangle noir (« asocial ») ou vert (« criminel »).

## II. L'histoire de Ravensbrück en bref

C'est dans le village prussien de Ravensbrück, aux abords de l'ancienne station thermale mecklembourgeoise de Fürstenberg, que la SS fit construire, en 1939, le plus grand camp de concentration pour femmes d'Allemagne. Entre 1939 et 1945, plus de 132.000 femmes et enfants de plus de 40 nations y furent déportés. C'étaient des détenues politiques, des juives, des Sintis et Roms, des témoins de Jéhovah, des femmes discriminées comme « asociales » et « criminelles ». Plus de 30.000 détenues étaient des femmes polonaises, plus de 20.000 venaient de l'Union Soviétique. De France, plus de 8.000 femmes, surtout des résistantes, furent déportées à Ravensbrück. A part le camp pour femmes, il y avait deux autres camps à Ravensbrück : en avril 1941, un camp pour hommes fut accolé au camp des femmes ou 20.000 hommes furent arrêtés au total. Les SS établirent un troisième camp : le "camp de protection pour jeunes d'Uckermark", destiné à l'internement de "jeunes délinquantes" désignées comme «asociales» et qui fut construit non loin du camp pour femmes au mois de juin 1942. 1.000 adolescentes mineures, surtout allemandes, y furent emprisonnées. En 1942,

<sup>2</sup> Schikorra, Christa: »Asoziale« Frauen. Ein anderer Blick auf die Häftlingsgesellschaft, S. 67, in: Jacobeit/Philipp (Hg.), Forschungsschwerpunkte Ravensbrück, Berlin 1997.

l'entreprise Siemens & Halske fit construire aux abords du camp 20 halls de production. Jusqu'en 1945, plus de 40 camps annexes virent le jour à travers le Reich. Des dizaines de milliers de détenus furent assassinés, moururent de faim, succombèrent aux maladies ou aux expérimentations médicales. Entre janvier et avril 1945, plus de 5.000 détenues furent assassinées dans une chambre à gaz. Le 30 avril 1945, l'Armée Rouge libéra le camp et y resta jusqu'en 1994. Donc, pendant 49 années, une grande partie du site de l'ancien camp fut occupée par l'Armée Rouge et utilisée comme base militaire. Le "Mémorial national de Ravensbrück" fut inauguré le 12 septembre 1959 sur un espace commémoratif aménagé aux bords du lac de Schwedt, à l'extérieur du camp. Depuis 1993, le Mémorial est intégré à la Fondation des Mémoriaux dans le Land de Brandebourg. Aujourd'hui, Ravensbrück est un centre de documentation et d'archives, de recherche, d'éducation – avec un centre international de rencontre de la jeunesse -, mais aussi un lieu historique sur les crimes, cimetière et place de deuil et de commémoration.

### **III. Qui sont les témoins à Ravensbrück ?**

En abordant cette question, je commencerai par un schéma développé par mon collègue Matthias Heyl. Dans ce schéma que nous utilisons dans notre travail pédagogique, il décrit la société du national-socialisme. Le modèle regroupe trois catégories : d'abord les spectateurs, puis les « Täter » - traduit en français par « bourreaux » ou « criminels » et enfin les persécutés. Les juifs sont un groupe de persécutés. En plus, il y a ceux et celles qui aidaient les persécutés, les complices des bourreaux, les nazis, les suivistes et les évadés.

On peut voir que, dans le modèle, il y a des imbrications entre les groupes, et je veux mettre l'accent sur ce point : un tel schéma ne peut être qu'un outil, une aide à l'interprétation montrant des rôles que les gens pouvaient occuper dans certaines situations. Il ne faut pas l'interpréter de manière statique. La même personne qui, dans une situation, pouvait décider d'aider les persécutés, pouvait, dans une autre situation, agir comme complice des bourreaux. Je donnerai un exemple de cela plus tard. L'histoire n'est jamais totalement scindée en blanc et noir, il y a toujours des zones grises, complexes, ambiguës.

Quels étaient donc les «acteurs» à Ravensbrück ? Tout d'abord les plus de 150.000 persécutés, femmes, hommes, enfants et adolescents, vivant dans des sociétés de détenus étaient aussi des sociétés de classe. Les détenues féminines étaient surveillées par des gardiennes, les détenus masculins par des gardiens. Le camp était dirigé uniquement par des hommes-SS, les gardiennes n'appartenaient qu'à l'"escorte de la SS", "SS-Gefolge". Ces gardiennes disposaient cependant d'un pouvoir, d'une marge de manœuvre importante face aux détenues, et leur poste signifiait pour elles une ascension considérable dans l'échelle sociale. A part les détenus et les gardiens, il y avait encore d'autres groupes de personnes dans le camp et ses alentours, je les appelle « les spectateurs » :

- premièrement, les ouvriers civils travaillant sur place pour les SS ou pour l'usine Siemens : les sténotypistes et secrétaires dans l'administration-SS, les éducatrices dans le foyer d'enfants des SS – où les enfants des gardiennes vivaient pendant que leurs mères étaient « au travail ». Les ouvriers des entreprises locales de construction, bâtissant le lotissement-SS, la commandanture, la prison du camp. Ou encore le boulanger et le charcutier

de Fürstenberg venant, plusieurs fois par semaine au camp, pour fournir du pain et de la viande. Il existait de multiples relations économiques entre la société voisine et le camp. Et chaque matin, de nombreuses détenues, louées par des ateliers et entreprises locaux, quittaient le camp à pied, en colonnes rejoindre leur poste de travail.

- deuxièmement, la population toute proche du village de Ravensbrück et de la ville de Fürstenberg en général. Les habitants vivaient leur vie quotidienne dans les alentours du camp, voyaient les détenues passer devant leurs fenêtres, gardées et maltraitées par les SS. Et souvent, le soir, les SS allaient en ville, dans les cafés, pour boire, pour s'amuser. Le parc municipal de Fürstenberg et le camp n'étaient séparés que par un lac – le Schwedtsee. Et du parc, on pouvait voir et sentir la fumée du crématoire et entendre les tirs d'exécution. Jusqu'ici, j'ai parlé d'"acteurs", mais tous ces acteurs sont ou étaient-ils des témoins ? C'est quoi, un témoin ? Aleida Assmann distingue quatre catégories de témoins : le témoin juridique, religieux, historique et moral. Dans le sens juridique, c'est quelqu'un qui a observé un crime et qui est, par cela, capable d'en témoigner. Et c'étaient surtout les gardiennes et les hommes-SS qui commirent les crimes, il serait donc bizarre de les appeler « témoins ». Dans notre exposition sur les gardiennes, trois « témoignages » d'anciennes gardiennes sont quand même présentés. J'en parlerai ci-dessous, dans mon quatrième point.

#### **IV. Quels sont les usages du témoignage à Ravensbrück ?**

Heureusement, nous pouvons toujours organiser des rencontres de jeunes avec d'anciennes déportées. Mais de plus en plus, ces rencontres deviennent de rares exceptions.

Au Mémorial de Ravensbrück, on retrouve les témoignages dans le travail pédagogique, les expositions, les archives, dans des films et des publications. Ces témoignages peuvent être des passages d'interviews, des extraits de textes autobiographiques, des poèmes, des photos, des dessins, des objets privés etc. Une des tâches les plus importantes des Mémoriaux consiste à les recueillir et à les rendre accessibles.

Tout d'abord les témoignages des détenues : la perspective des victimes est le point de départ central pour tout travail historique et pédagogique sur les sites des anciens camps de concentration. Leurs témoignages constituent des sources précieuses et indispensables pour se rapprocher de l'histoire du camp et pour la percevoir et la présenter de manière suffisamment large et différenciée. Grâce à Loretta Walz, Ravensbrück dispose d'une base d'archives importante de témoignages filmés. La plupart de nos jeunes visiteurs regardent son film « *Se souvenir de Ravensbrück* », un montage de témoignages, racontant l'histoire du camp à travers la perspective d'anciennes déportées. Mais ces témoignages nécessitent aussi un contexte ou, selon les mots du film : « *Elles [les anciennes détenues, T.K.] rendent compte de ce dont elles se souviennent – tout souvenir marqué par des impressions et des expériences subjectives – et reflètent aussi bien des éléments bruts qui n'ont pas été remaniés que des craintes, des glissements dans le temps, des informations postérieures ou corrigées* ».

Ce contexte n'existe pas toujours dans notre exposition permanente : dans cette vitrine, par exemple, vous voyez un grand nombre de témoignages, d'objets originaux de grande valeur. Chacun de ces objets pourrait raconter une histoire toute aussi intéressante. Qui était la déportée numéro 25809 dont nous montrons la robe de détention avec le triangle rouge ? Qui

a fabriqué les poupées dans la vitrine ? D'où est-ce que cette femme a organisé le tissu ? On ne répond à aucune de ces questions, les objets restent décontextualisés, illustratifs.

Pour suivre mes principes, il faut que je vous donne aussi le contexte de cette exposition permanente : créée rapidement après la réunification, elle était considérée, dès son début, comme provisoire. La plupart des recherches scientifiques sur Ravensbrück eurent lieu après son inauguration. Le but de cette exposition était de montrer la diversité des origines des détenues à Ravensbrück, de corriger le discours réal-socialiste, trop centré sur le groupe des communistes. Elle y réussit par la présentation de 27 biographies de femmes, de nombreux pays européens, déportées pour les raisons les plus différentes. Les biographies indiquent que les détenues n'étaient pas que des victimes, mais aussi des sujets actifs capables de prendre des décisions même dans les pires des circonstances. Actuellement, nous sommes en train de concevoir une nouvelle exposition permanente qui sera inaugurée en 2013. Dans le bâtiment de l'ancienne prison du camp de Ravensbrück, 17 salles nationales du souvenir présentent des petites expositions avec beaucoup d'objets originaux et de témoignages. Ici, les représentantes des pays – souvent des associations d'anciennes déportées, mais aussi des gouvernements – pouvaient aménager les salles à leur gré.

Maintenant, les bourreaux : depuis 2004, dans une ancienne maison des gardiennes, le Mémorial présente une exposition permanente sur les gardiennes du camp de Ravensbrück, intitulée «Im Gefolge der SS», «dans l'escorte de la SS». Ce fut la première exposition sur un site d'un ancien camp de concentration consacrée explicitement aux bourreaux. Avant, il y eut de grandes discussions. Est-ce qu'il est approprié de faire ça ? Comment empêcher que l'exposition se transforme en un lieu de pèlerinage pour l'extrême droite s'identifiant positivement aux gardiennes ?

L'exposition dépeint la vie quotidienne de ces gardiennes, le mode de recrutement, leurs crimes, mais aussi leurs activités pendant leur temps libre. Une section de l'exposition est dédiée à l'après-guerre, aux procès, à leur réception dans la presse, mais aussi à la question de savoir comment ces gardiennes et leurs descendants se penchaient sur cette histoire. Pourquoi une telle exposition ? Pour Bodo von Borries, professeur de la didactique d'histoire, il est indispensable de plus examiner le côté des bourreaux, « pas seulement, parce que sans cela, les événements restent incompréhensibles, mais parce que le risque que l'histoire se répète se situe du côté des bourreaux et pas des victimes [...] ». <sup>3</sup> Peut-être que cette exposition donne des pistes de réflexion quant à la transformation de femmes et d'hommes ordinaires en bourreaux ?

Elle contient aussi des photos d'un album-SS, des photos privées de gardiennes ainsi que trois extraits d'interviews réalisées avec d'anciennes gardiennes dans les années 2000. Elles réitérent le mythe d'avoir été contraintes de devenir gardiennes et affirment que si elles avaient refusées, elles auraient été emprisonnées elles-mêmes dans le camp. Anna G. se souvient des appartements formidables et des bons repas, se décrit comme appréciée par les détenues, le commandant Kögel comme homme gentil, ne faisant souffrir personne et les

---

<sup>3</sup> Vgl. Helmut Schreier/ Matthias Heyl (Hg.): Dass Auschwitz nicht noch einmal sei... - Zur Erziehung nach Auschwitz, Hamburg 1995, S. 368.

conditions à l'intérieur du camp comme « bénignes ». Margarethe Barthel prétend ne jamais être entrée au camp.

Est-ce légitime de présenter ces « témoignages » ? Je pense que oui, si on les encadre de manière appropriée. Ce ne sont pas ces témoignages qui dominent l'exposition – ils sont même un peu cachés –, mais ceux des prisonnières. La salle d'entrée est marquée par un grand écran avec des témoignages de survivantes sur les humiliations et la brutalité exercées par les gardiennes. En plus, la muséographie fait une différence entre les objets en provenance des détenues et ceux des SS. C'est aussi un défi pédagogique de faire réfléchir les jeunes sur les marges de manœuvre des gardiennes et de montrer, par des exemples, qu'aucune d'elles n'était « forcée » de devenir gardienne.

Dernier point : les spectateurs. Pas loin du camp de Ravensbrück, à peu près 5.000 personnes vivaient dans la ville de Fürstenberg et le village de Ravensbrück. Dans les années 1990, des interviews furent menées auprès d'une vingtaine de ces habitants. Les résultats ne sont pas encore intégrés dans nos expositions, mais utilisés dans notre travail pédagogique. En 2007, l'historienne Annette Leo publia un livre très intéressant sur ces interviews<sup>4</sup>.

Un des interviewés était Werner Köpke. En 1941, à l'âge de 14 ans, il était apprenti maçon et travaillait dans une entreprise construisant des halles de production pour les SS. Donc, selon notre schéma de société, son rôle était d'abord celui d'un spectateur, puis celui de complice des bourreaux. Mais il était plein de pitié pour les détenus et commença à faire de la contrebande de nourriture et de lettres. Dans ces situations, il aidait les persécutés.

Finalement, il fût persécuté lui-même et enfermé, notamment dans le camp pour hommes de Ravensbrück. Je pense que cet exemple montre bien la complexité et le caractère contradictoire de l'histoire. Mais ce genre de sources nécessite aussi et surtout une attitude critique. Tandis que pour les historiens cette démarche est évidente, chez les élèves, elle est souvent complètement absente. Beaucoup d'entre eux prennent ce que les témoins disent comme la vérité objective et pas pour une interprétation et une construction subjective des événements articulée 50 ans après. Dans le processus pédagogique, nous essayons d'ébranler cette attitude en confrontant plusieurs témoignages, en donnant par exemple aux élèves des sources contradictoires : Madame Wolter, habitante de Fürstenberg, disait d'abord dans une interview, : « Rien. Du camp, nous n'avons rien vu ni entendu. » Plus tard, dans la même interview, elle répond à la question sur les chants que les détenues devaient chanter en marchant à travers la ville : « Alors, quand une telle colonne court, on ne le comprend pas très bien ».

Sur la question du **témoignage après les témoins** : les 17 et 18 avril 2010, pour les cérémonies à l'occasion du 65<sup>ème</sup> anniversaire de la libération, le Mémorial de Ravensbrück accueillera environ 200 survivantes. Pour beaucoup d'entre elles, ce sera la dernière fois qu'elles reviendront sur les lieux de leur souffrance. Dans l'avenir, quand les témoins ne seront plus, les Mémoriaux comme Ravensbrück resteront des lieux commémoratifs pour leurs enfants et petits-enfants.

<sup>4</sup> Annette Leo: „Das ist so'n zweischneidiges Schwert hier unser KZ ...“ – Der Fürstenberger Alltag und das Frauenkonzentrationslager Ravensbrück. Metropol-Verlag, 2007.

**LA FIN DES TEMOINS :**

**DOCUMENTER ET TRANSMETTRE AVEC ET APRES LES TEMOINS**

**Expériences et enjeux actuels des lieux de mémoires et d'histoire.**

Journée d'étude organisée par le réseau MEMORHA le 20 janvier 2010 au Conseil régional Rhône-Alpes

Intervention de Thomas Kunz, politologue et pédagogue, Mémorial de Ravensbrück - Allemagne

Quant aux élèves, mon observation est que dans les générations suivant les « témoins des témoins », l'intérêt pour l'époque du national-socialisme ne baisse pas. Et c'est à nous de leur en donner les moyens, de les inciter à trouver leur propre position face au chapitre le plus sombre de notre histoire.